

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

PREMIERE ANNEE.	Paraissant le JEUDI.	NUMERO 25.
ABONNEMENTS.	2 CENTS	ADMINISTRATION ET REDACTION:
Un an \$ 1.00	LE NUMERO.	32 RUE BONSECOURS
Six mois 50		Boite 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois 25		

MONTREAL, 20 OCTOBRE 1881.

PHAROLD LE BOHEMIEN.

XXII

(Suite)

De si peu de poids qu'elle y soit, pourtant elle vaut peut-être la peine d'être respectée, et si, quand vous en aurez disposé, M. le vicomte d'Erbray repaissait pour vous dire qu'en ce qui le concerne, pas un reproche ne peut m'être adressé; si, en même temps, il vous était prouvé que jamais le sang du lieutenant Lulandec n'a taché ces mains enchaînées.

—Et qui le prouverait? s'écria le comte payant d'audace; mon fils!

—Peut être, répondit Pharold en lui lançant un regard qui brisa comme verre son emportement et son orgueil.

—Mais quand, à votre compte, M. Etouard d'Erbray doit-il apporter ces prétendues preuves? demanda M. Ardouin.

—Aujourd'hui sans doute, sinon demain à coup sûr.

—Ainsi, c'est un délai de vingt quatre heures que vous réclamez? reprit le bailli.



D'un bond il sauta sur l'appui de la fenêtre. (Page 243, col. 2.)

me s'il venait de fournir une longue traite.

En entendant le démenti que lui adressait cet homme, en le voyant surtout pénétrer dans la salle malgré l'ordre qu'il avait

—Fût-il d'une heure, je ne l'accorderais pas, répliqua le prévôt; car j'ai observé cet homme pendant que vous le faisiez parler, et il ment!

—Non, monsieur le prévôt, il dit vrai, répliqua une voix grave et sévère qui partait de l'autre bout de la salle.

Et un homme qui, depuis quelques secondes, parlementait à la porte de la salle avec le sergent de la maréchaussée qui en gardait l'entrée, repoussa ce dernier d'un geste impérieux et s'avança hardiment vers les juges. C'était un homme de haute taille, dont la longue chevelure blanche était couverte par un chapeau à larges bords cachant presque entièrement son visage, et dont les habits étaient couverts de poussière, com-

donné de n'y laisser entrer personne, le prévôt s'était levé pâle de colère et d'indignation.

—Que voulez-vous faire ici, monsieur? s'écria-t-il. Qui êtes-vous?

—Un témoin que vous ne récuseriez pas, répondit l'inconnu en enlevant le chapeau qui lui couvrait la figure.

L'effort produit par son geste fut aussi soudain qu'imprévu. En apercevant ses traits, le vieux M. Ardouin resta un moment immobile de stupéfaction; puis il se leva tout à coup en poussant un cri de joie et de surprise. Quant au comte d'Erbray, qui, depuis un instant, fixait sur cet homme des yeux hagards, il eut comme un mouvement pour s'élaner vers lui. Mais tout à coup ses forces l'abandonnèrent et il s'affaissa sur lui-même, évanoui.

Seul, le prévôt n'avait montré aucune surprise.

—Qui êtes-vous? répéta-t-il avec emportement; car, tout à sa colère, il s'était à peine aperçu de ce qui se passait autour de lui. Votre nom?

—L'émotion de M. le comte d'Erbray et l'étonnement de M. Ardouin auraient dû vous le faire pressentir, répondit l'inconnu. Je suis le lieutenant Lalandec.

—Oui, c'est lui! s'écria le vieux bailli. J'en ferai serment s'il le faut, et pourtant c'est à peine si j'en puis croire mes yeux!... Ah! Lalandec; ajouta-t-il en sautant en bas de l'estrade avec une vivacité de jeune homme, et en allant serrer les mains du lieutenant avec une émotion attendrie, vous pouvez vous vanter de m'avoir causé la plus violente surprise que j'aie éprouvée de ma vie; mais c'est une heureuse surprise, et celle-là ne sont pas dangereuses. Ainsi, vous viviez et vous vous l'avez caché! Mais comment se fait-il que nous n'ayons jamais entendu parler de vous?

—Vous en avez probablement entendu parler, monsieur le bailli, répondit Lalandec profondément ému de la joie de ce vieil ami de sa famille, mais sous un autre nom: sous celui du chevalier de Langoat que j'ai porté pendant vingt ans. Le prévôt, dont la colère avait fait place à une indicible stupéfaction, tressaillit en entendant prononcer ce nom.

—Ainsi c'est vous, monsieur, qui, il y a cinq jours, êtes débarqué sous ce nom à Saint-Nazaire? demanda-t-il brusquement.

—Sans doute, répondit Lalandec en souriant.

—Alors, j'en suis fâché pour vous, et surtout pour M. le bailli de Pierrie, dont il me coûte de troubler la joie; mais j'ai reçu il y a deux jours, de la prévôté de Nantes, l'ordre expresse d'arrêter M. le chevalier de Langoat s'il se montrait dans le pays, et, cet ordre, je dois l'exécuter.

Pharold, à qui la brusque arrivée de Lalandec n'avait arraché d'autre marque de surprise qu'un léger tressaillement, et qui, depuis lors, était demeuré comme étranger à ce qui se passait, eut un mouvement pour s'avancer à son secours. Mais d'un regard et d'un sourire, Lalandec l'arrêta. Puis s'adressant au prévôt:

—N'appellez pas votre sergent, monsieur le prévôt, dit-il, ce serait prendre une peine inutile. Si je suis ici, c'est que cet ordre a été révoqué et que je puis vous en donner la preuve.

—Il est révoqué! s'écria joyeusement le bailli, que les paroles du prévôt avaient fait pâlir. Alors, cette infâme... cette odieuse... cette condamnation que je ne veux pas qualifier...

Elle l'est également, répondit Lalandec, et par un second jugement qui, en cassant le premier, réhabilite mon honneur en même temps qu'il me rend le droit de vivre en France. C'est à la juste indignation que la haine implacable de mes ennemis a soulevée dans l'âme du roi que je dois cette justice, plus précieuse à mes yeux que toutes les grâces, et cet ordre dont parlait M. le prévôt et qui avait été surpris, est un dernier effort de la vengeance de d'Assérac. Voici, du reste, avec une lettre de M. le prévôt de Nantes m'annonçant la levée de cet ordre, le jugement qui annule toutes les peines portées contre moi. C'est seulement ce matin que j'ai reçu ces deux pièces, dont je vous prie de prendre connaissance, ajouta-t-il en remettant les papiers au prévôt. Autrement, je n'aurais pas attendu si longtemps pour épargner à vous, monsieur le prévôt, bien des démarches inutiles, et à M. le comte d'Erbray les regrets d'une erreur qui pouvait avoir de si tristes résultats.

—Je vois en effet que pleine et entière justice vous a été rendue, répondit le prévôt qui avait rapidement parcouru les deux pièces du regard, et j'en suis heureux, permettez-moi de vous le dire, car je savais que vous aviez été victime d'odieuses machinations.... Maintenant, monsieur, si vous le voulez bien, nous reviendrons à l'affaire qui nous occupait à votre arrivée.

Au même instant, le comte d'Erbray dont l'évanouissement avait été à peine remarqué au milieu de l'émotion causée par l'arrivée de Lalandec, reprenait l'usage de ses sens. Relevé par les gardes et transporté auprès de la fenêtre qui donnait sur les fossés, il avait été promptement ranimé par les bouffées d'air vif et pur qu'une brise légère apportait du dehors.

Mais la mémoire lui revint avec plus de lenteur, et pendant quelques secondes il promena autour de lui un regard vague et hébété, comme s'il cherchait à comprendre ce qui s'y passait. Peut-être, au moment où la lumière se fit dans son esprit, des paroles allaient-elles lui échapper qui eussent jeté, dans les ténèbres de cette mystérieuse affaire, un jour terrible; mais Lalandec, qui l'épiait du regard, se hâta de le prévenir.

—Je suis à vos ordres, répondit-il au prévôt. Cependant, comme il se trouve, dans ce que j'ai à vous dire, plusieurs choses qui intéressent au plus haut point M. le comte d'Erbray, j'aurais désiré qu'il pût m'entendre, et je ne sais si l'état de ses forces le lui permettra.

Le comte, rappelé au sentiment de la réalité par cette question indirecte, eut un tressaillement nerveux et fixa sur Lalandec des yeux dilatés par l'angoisse et l'épouvante; mais rassuré sans doute par le regard impérieux et expressif que ce dernier lui lança à la dérobée, il comprit la nécessité de ne pas se trahir devant de tels témoins et s'avançant d'un pas encore mal assuré.

—J'espère être en état de vous entendre, Lalandec, dit-il d'une voix brisée. Je veux du moins l'essayer.

Et il alla tomber, épuisé, sur une chaise que lui avançait un des gardes.

Il avait presque machinalement cédé à la volonté de Lalandec; mais cette inexplicable résurrection de sa victime avait mis ses pensées dans un tel chaos qu'il n'éprouvait ni curiosité, ni crainte définie. Un seul sentiment survivait en lui, une vague terreur qui le paralysait tout entier, corps et âme.

Bien qu'un peu surpris de la violence et de la dureté de son émotion, les juges n'avaient point songé à en tirer les conséquences accusatrices, et Lalandec ne leur laissa pas le temps de la réflexion.

—Je pense, dit-il avec ironie, qu'il est inutile de justifier mon ami Pharold de m'avoir assassiné.

—Assurément, répondit le prévôt que ce titre d'ami, donné à un bohémien, fit légèrement sourire. Cependant il reste encore dans cette affaire bien des points obscurs, et j'ai surtout peine à m'expliquer pourquoi, il y a vingt ans, l'accusé déclara vous avoir vu frapper par un assassin, et pourquoi, tout à l'heure encore, il persistait dans la même déclaration ?

De pâle qu'il était, le comte d'Erbray devint livide et ses yeux, fixés sur Lalandec, s'abaissèrent lentement.

—J'espère en quelques mots vous le faire comprendre, monsieur le prévôt, répartit Lalandec. Vous savez dans quel triste position je me trouvais alors. J'étais condamné à mort, poursuivi par des ennemis acharnés. Dans la précipitation de ma fuite, mon cheval s'abattit, et en tombant, je fus assez grièvement blessé par un de mes pistolets, dont la détente partit. Cet accident pouvait être ma perte : il me sauva. Pharold, à qui j'avais donné rendez-vous au Val Maudit et qui vint à mon secours, me donna le conseil, que je suivis, de laisser le bruit de ma mort se répandre, de la laisser même attribuer à un crime et de profiter, pour quitter la France, de l'instant où ces bruits, se confirmant, auraient fait abandonner toute recherche de ma personne. Ce fut alors qu'arrêté le lendemain, il fit, pour donner plus de consistance à ces faux bruits, la déclaration que vous lui reprochez. Je ne prétends pas le justifier ; cependant j'ose espérer que vous excuserez la faute en faveur du dévouement qui l'a fait commettre, dévouement poussé à tel point que tout à l'heure, vous l'avez vu, malgré mes recommandations expresses, malgré le danger de mort auquel il s'exposait, il persistait dans les mêmes dires plutôt que d'être la cause de mon arrestation en divulguant la vérité.

—Alors, observa le prévôt en montrant les pièces accusatrices que lui avait remises le baron d'Escoublac, c'était de vous sans doute qu'il tenait ce portefeuille et les billets qu'il renfermait ?

Lalandec tressaillit de surprise ; puis devinant en partie ce qui avait eu lieu, il lança au comte d'Erbray un regard indigné. Mais il se maîtrisa aussitôt.

—Oui, monsieur le prévôt, dit-il, c'était de moi, mais pour subvenir aux besoins de sa tribu, car de pareils dévouements n'acceptent pas de récompense.

—Ils honorent ceux qui les inspirent autant que ceux qui les éprouvent, répartit le prévôt d'un ton légèrement ironique, car il n'était pas entièrement convaincu, et ils sont assez rares pour qu'on les respecte jusque dans leurs égarements. Aussi ne ferai je point un crime à cet homme d'avoir induit la justice en erreur, surtout si vous pouvez le disculper d'une autre accusation dont il doit répondre : je veux parler de la disparition de M. le vicomte d'Erbray.

—Certes, répliqua Lalandec avec une certaine hauteur, et j'allais y arriver.

Le comte respira plus librement. Il était sûr maintenant que Lalandec ne voulait pas le livrer à la justice. Mais tant de craintes lui restaient encore, et si épouvantables, son esprit

se perdait dans un tel dédale de contradictions, qu'il n'osait s'abandonner à sa joie. Quand à Pharold, il semblait toujours impassible ; seulement un pâle et triste sourire éclaira son visage d'un reflet fugitif, quand son ami parla de son dévouement.

—Edouard d'Erbray se trouve en ce moment à Guéméné-Penfaz, continua Lalandec, dans la maison où je me tenais caché, et il vous est loisible de vous en assurer. Il vous dira lui-même qu'il a volontairement choisi cette retraite, et qu'il m'y a rejoint pour des motifs que je n'ai point à expliquer ici.

—Je ne vous les demande pas, monsieur, répliqua vivement le prévôt, et je vous crois. Je voudrais même mettre immédiatement Pharold en liberté. Mais il me doit compte d'un délit dont je n'ai pas parlé tout à l'heure, parce que des crimes plus graves semblaient lui enlever toute importance, mais qui ne peut rester impuni. Des hommes de sa tribu, au milieu desquels il a été aperçu, ont nuitamment pénétré dans le parc de Montbrun.

—Si c'est là le scrupule qui vous arrête, il est facile à lever, répartit Lalandec, et M. le comte d'Erbray....

—Je retire, en effet, ma plainte, monsieur le prévôt, interrompit aussitôt le comte, et je vous prie même de renoncer à toute poursuite.

—Vous oubliez, monsieur le comte, qu'il y a eu mort d'homme, répondit sévèrement le prévôt.

—Mais Pharold n'a pas tiré ! s'écria Lalandec. Je le prouverai même que l'homme coupable du meurtre a quitté le pays.

—Je n'en doute pas. Mais jusqu'au jour où cette preuve me sera fournie, il m'est impossible de me dessaisir de mon prisonnier.

—Cependant....

—N'insistez pas, monsieur, répliqua le prévôt d'un ton sec, j'aurais le regret de vous refuser.

—Non, n'insistez pas Lalandec ! dit Pharold d'un ton amer et indigné, car ces hommes, vous ne les connaissez pas encore, et vous ne savez pas non plus quelle haine ils ont vouée à mon peuple ! A leurs yeux, un bohémien est toujours coupable, et il l'est surtout d'être innocent, car alors il trompe leur rage, et il n'est pas de ruses qu'ils n'inventent, de chicanes qu'ils ne leur cherchent pour le retenir dans leurs cachots infâmes !

—Oui, ajouta-t-il en se tournant vers le prévôt, vous avez juré notre extermination à tous, et par tous les moyens vous la poursuivez : par la torture, par les supplices, et par cette lente agonie que vous appelez l'emprisonnement. Vous avez la force pour vous et vous pouvez prendre ma vie, mais vous ne m'enchaînez pas, du moins, comme un esclave, et ni vos fers, ni vos verrous ne me retiendront un jour de plus dans vos murs de pierres. Plutôt mille fois la mort !

Et brisant, par un effort d'une puissance surhumaine, les menottes qui lui meurtrissaient les poignets, il brandit d'un air de triomphe, aux yeux du prévôt stupéfait, ses mains déliées, et d'un bond il sauta sur l'appui de la fenêtre entr'ouverte qui donnait sur la douve.

Une seconde après, il s'était résolument précipité dans le fossé, et il nageait, avec l'énergie du désespoir, vers un endroit où les fondations de l'arche offraient à fleur d'eau une sorte de degré d'où il était facile de gagner terre.

Ses mouvements avaient été si rapides, sa fuite si soudaine

et si imprévue, qu'avant même qu'on songeât à le retenir, il était hors d'atteinte. Mais le premier moment d'étonnement et de stupeur passé, les gardes se précipitèrent hors de la salle pour donner l'alarme, et le prévôt courut à la fenêtre pour s'assurer de la direction prise par le fugitif.

Il était déjà trop tard. Avant même que les gardes n'eussent franchi le seuil du château, il avait sauté à terre et s'était enfoncé dans les massifs du parc.

Le prévôt, furieux et désappointé, appela son sergent.

—N'envoyez pas à la recherche de Pharold, intervint alors Lalandec, ce serait sans doute inutile, et d'ailleurs je m'engage, si vous l'exigez, à le ramenez à votre tribunal le jour qu'il vous plaira d'indiquer. Il y a, dans ce qu'il vous a dit, plus de vérité que vous ne le pensez. C'est moins votre justice que les souffrances de la prison qu'il redoute, et si vous aviez, comme moi, vécu pendant vingt ans dans les prairies de l'Amérique, au milieu des libres enfants de ces déserts, vous le comprendriez sans peine.

Le prévôt eut un sourire.

—J'aime à le croire, dit-il. En tous cas, je prends acte de votre promesse, monsieur, et j'aurai l'honneur de vous revoir.

Et s'inclinant, il allait se retirer avec M. Ardouin, lorsqu'il vit le comte d'Erbray s'avancer pour le recueillir.

—Restez, monsieur le comte, reprit-il vivement, restez, je vous en prie. M. Lalandec a sans doute à vous apprendre bien des choses qu'il n'a pu dire en notre présence, et je comprends trop votre anxiété pour la prolonger inutilement.

Le comte, machinalement, se tourna d'un air indécis vers Lalandec.

—Restez, dit ce dernier à demi-voix. Il faut que je vous parle sur-le-champ.

Le vieillard baissa la tête d'un air résigné, et après avoir accompagné les deux juges jusqu'au seuil de la salle, il referma la porte derrière eux.

Un instant après, Lalandec et lui se trouvaient seuls en face l'un de l'autre.

XXIII

Il y eut, pendant quelques secondes, entre nos deux hommes, un silence qui fut terrible. Enfin, le comte d'Erbray, ne pouvant plus soutenir le regard que Lalandec attachait sur lui :

—Parlez ! s'écria-t-il. Cette incertitude me tue. Comment se fait-il que vous soyez ici ?

—Au lieu d'être dans les fossés du château, n'est-ce pas ? répondit Lalandec avec ironie, car vous m'y croyiez enseveli pour toujours ?

—Oui, je le croyais, répondit le comte. Mais Dieu m'est témoin qu'aujourd'hui je le remercie du plus profond de mon cœur d'avoir permis que ma main trompât ma rage, car j'ai, pour ce crime, trop lutté et souffert !

—Dieu ne vous a pas fait cette grâce, monsieur le comte, et votre main n'a que trop bien frappé.

—Je vous ai atteint ?

—Non, ce n'est pas moi que vous avez frappé.

—Qui donc, alors ? s'écria le comte en palissant.

—Votre fils.

—Edouard ! murmura le vieillard d'une voix éteinte.

Et il tomba, anéanti, sur un siège. Mais se relevant soudain.

—Je l'ai tué ! s'écria-t-il.

—Non ! Dieu vous a épargné ces horribles remords ; mais il est blessé !

—Sa vie n'est pas en danger ?

—Je l'espère, bien que sa blessure m'ait d'abord inspiré de vives inquiétudes.

—Et... sait-il que c'est moi qui l'ai frappé ? demanda le comte avec une anxiété affreuse.

—Il le sait.

Le comte poussa un sourd gémissement et cacha un instant sa tête dans ses mains. Puis, relevant son visage baigné de larmes.

—Vous le lui avez dit ? s'écria-t-il d'un ton de reproche navrant. Ah Lalandec, vous ne songiez pas à votre fille, quand vous avez fait cela ! Vous aviez oublié que vous êtes père, vous aussi !

—Non, monsieur le comte, je ne l'ai jamais oublié. Aussi n'ai-je rien fait de semblable. Ce qu'Edouard sait, ce n'est pas moi qui le lui ai appris.

—Qui donc, alors ?

—Pharold.

—Lui ! s'écria le comte dont un éclair de colère et de haine ranima l'œil éteint.

—Mais il l'a fait dans un but qui n'avait rien de bas ni d'hostile, reprit Lalandec, et lorsque vous saurez quelles considérations l'y ont déterminé, vous reconnaîtrez vous même que vous seul êtes coupable de ce qui est arrivé. Avant d'accuser personne, écoutez-moi donc :

« Vous savez de quels sentiments j'étais animé envers vous lorsqu'après vingt ans, j'ai repassé le seuil de ce château. Je ne vous les ai pas cachés. Ces sentiments, Edouard me les inspirait également. Je l'avais sauvé en Amérique, parce qu'il était le fils de ma sœur ; mais qu'il y eût de ma faute ou de celle du vicomte d'Erbray, je n'avais rien retrouvé d'elle en lui. Par son caractère hautain et méprisant, par mille traits de sa conduite que j'appris ou dont je fus témoin, il me parut, au contraire, vous tenir de si près que je l'enveloppai dans la haine que je vous portais. Je résolus, à mon retour en France, de briser toutes relations avec lui aussi bien qu'avec vous, et quand j'appris qu'un mariage était, par vos soins, arrêté entre Edouard et ma fille, je me jurai de le rompre.

« Plus équitable ou connaissant mieux Edouard, Pharold essaya, mais inutilement, de combattre mes préventions. Il savait qu'Edouard n'accepterait point, sans des explications que je ne pouvais lui donner, l'exil que je prétendais vous imposer, ni surtout la rupture d'un mariage qui était, depuis des années, son rêve le plus chèrement caressé. Il savait aussi, et il m'avait même dit, mais je m'étais refusé à le croire, que cet amour avait dans le cœur de nos enfants de sérieuses et profondes racines, et qu'à vouloir l'en arracher je ferais non-seulement le malheur d'Edouard, mais aussi celui de Marguerite.

(Lr suite au prochain numéro.)

GEORGE et LOUISE.

XIII

(Suite.)

—Voici bientôt le printemps, monsieur Florence, nous ferons encore plus d'un bon tour dans la montagne; j'espère que cette année vous viendrez plus souvent, car vous avez beaucoup à dire, vous aimez ce pays autant que moi...

—Hé! je ne dis pas le contraire, George; mais à ton âge, dans ta position.... Enfin laissons cela!... Et puisque tu restes, eh bien, oui, tu as raison, nous irons plus souvent nous promener ensemble dans la montagne; je suis toujours content d'être avec toi.

—A la bonne heure, dit-il en riant, voilà ce qui s'appelle parler!

Et durant plus d'une demi-heure, la conversation roula sur les fleurs de nos montagnes, sur la belle vallée de la Sarre rouge, etc. On aurait cru que rien d'extraordinaire ne s'était dit.

Vers neuf heures, George se levant, après avoir secoué les cendres de sa pipe, me serra la main d'un air amical et s'écria :

—Monsieur Florence, vous êtes le meilleur homme que je connaisse! Si jamais je vous faisais de la peine, il faudrait me pardonner, car ce serait malgré moi.

Puis, sans attendre ce que j'allais lui répondre, il dit : Bonsoir, madame Florence; bonsoir, Juliette, et sortit.

Alors ma femme me regardant murmura :

—Cela s'est bien passé!..

Mais avec ce garçon, il ne faut pas recommencer, Florence, il est encore plus dur que son père.

Et quoique Juliette ne sût rien, je vis qu'elle était aussi comme épouvantée.

—Allons, dis-je en me levant, puisque tout s'est bien passé, il est temps de dormir. La première chose en ce monde, c'est de faire son devoir; quand on ne réussit pas, cela ne vous regarde plus, la conscience est tranquille.

Et nous allâmes nous coucher.

Le lendemain, jour de la Quadragésime, je n'eus qu'une minute de conversation avec M. Jacques; j'allais partir pour

la grand'messe, ma femme et Juliette étaient déjà sorties, et j'ouvrais la porte en bas, lorsque M. le maire, en habit des dimanches, parut sur le seuil.

—Montons, monsieur le maire, lui dis-je, il fait froid dans l'allée.

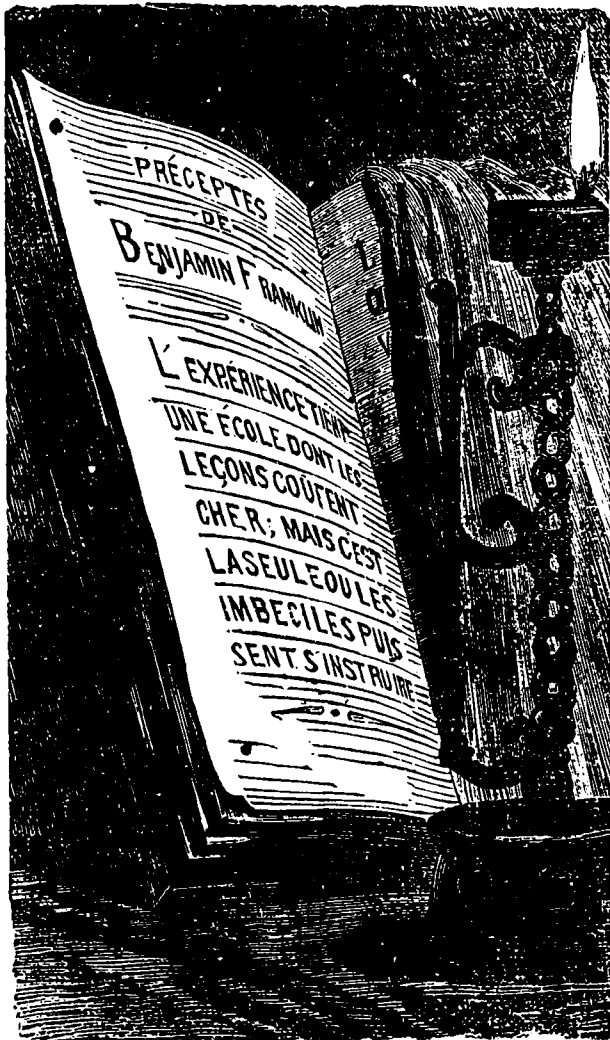
—Non! le dernier coup va sonner.—Vous avez vu George hier soir: vous lui avez parlé?

—Oui, monsieur le maire, pendant plus d'une heure. J'ai dit tout ce qu'on peut dire, je n'ai rien oublié; j'ai même ajouté plusieurs choses très fortes.

—Et qu'est-ce qu'il a répondu? Qu'est-ce qu'il veut faire?

—Il m'a répondu: c'est assez.... je reste.

—Il reste!... Et pour quoi?...



Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin! (Page 216, col. 1.)

Il ne donne aucune raison... ça lui plaît de rester... il aime ce pays... voilà tout!

Ah! dit le vieux, en regardant à terre d'un air pensif.

Je voyais sur sa figure quelque chose de grave et même de triste. Tout à coup les cloches se mirent à sonner; alors, se réveillant de ses pensées, M. Jacques me tendit la main en disant :

—Je vous remercie, monsieur Florence, de la peine que vous vous êtes donnée pour moi.

—C'était de bon cœur, monsieur le maire, lui répondis-je: j'aurais été bien heureux de réussir.

Et nous sortîmes dans la rue pleine de neige: lui devant, à trente ou quarante pas, et moi derrière, après avoir fermé la maison, comme des étrangers qui suivent le même chemin.

En entrant à l'église, je l'aperçus déjà dans le banc des Rantzau, à côté de son frère. Je moutai prendre

ma place à l'orgue et la messe commença.

XIV

Depuis ce jour George ne venait plus chez moi; il me cruint seulement en passant:

—Bonjour, monsieur Florence!

Je pense qu'il se méfiait de quelque chose, qu'il me croyait d'accord avec son père; mais que sachant ma position difficile à la mairie, et les ménagements que j'avais à garder, il ne m'en voulait pas.

Je continuais aussi d'aller de loin en loin chez M. Jean faire de la musique, car après son invitation je ne pouvais m'en abstenir tout à fait. M. Lebel ne me plaisait pas, il était fier et me regardait toujours d'un air d'ennui, lorsque j'entrais. Il traitait nos plus beaux morceaux d'église de vieilles rengaines, et cela m'indisposait contre lui.

Ce jeune homme chantait des duos, des romances, en s'accompagnant d'accords plaqués, qui ne montraient pas une grande science de la fugue ni du contre-point; mais il avait une assez jolie voix, et sans ses mines hautaines, j'aurais été plus souvent l'entendre chez M. Jean.

Louise, elle, était toujours heureuse de me voir; elle me paraissait triste et un peu pâle. Elle me reconduisait chaque fois à mon départ, jusqu'au bout de l'allée, en me serrant les mains, comme pour me retenir, et me disait avec une expression de prière :

Ah! monsieur Florence, venez, venez plus souvent, venez, je vous en prie; si vous saviez combien vous me faites plaisir!

Ces paroles et sa voix me donnaient à penser; je me disais qu'elle n'était pas heureuse, que cela l'ennuyait de chanter avec M. Lebel; je n'en étais pas sûr, mais ces réflexions me suivaient en quelque sorte malgré moi.

Ainsi se passa l'hiver.

Au commencement du printemps, mon fils Paul, qui venait d'obtenir une place de sous-maître à Dieuze, connaissant mon goût pour les bons livres, m'en envoya deux, que j'ai lus et relus depuis plus de cent fois.

C'étaient d'abord les *Mélanges de morale et d'économie* de Benjamin Franklin, président de la Pensylvanie, dans les États-Unis d'Amérique; ensuite le *Discours* de George Cuvier, membre de l'Institut, sur les révolutions de notre globe.

J'étais tellement heureux de m'asseoir au fond de mon petit cabinet en haut, pour lire ces deux ouvrages, que j'en oubliais tout le reste; c'est à peine si je m'aperçus cette année-là du retour de la belle saison; la côte, les jardins, les vergers avaient des fleurs depuis longtemps, que mes jeudis et mes dimanches se passaient encore tout entiers à cette lecture.

Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin! Est-ce qu'on peut voir rien de plus juste, de plus raisonnable que ses préceptes aux ouvriers? Par exemple lorsqu'il dit :

« L'expérience tient une école dont les leçons coûtent cher; mais c'est la seule où les imbéciles puissent s'instruire.

« Les bons ouvriers veulent tous se perfectionner dans leur état; ils sentent tous le besoin de voyager; mais pour voyager avec fruit, il ne faut jamais laisser passer sans le bien voir, et sans se demander: A quoi cela sert-il?

« Si tu ne voyages pas comme cela, autant rester dans ton village; tu verras partout des arbres verts, des maisons blanches et des animaux à quatre pattes.

« Lorsque dans un village tu trouveras beaucoup de cabarets, sois sûr d'y trouver aussi beaucoup de fainéants.

« Quand tu ne rencontreras pas les paysans aux champs dès l'aurore, sois sûr qu'il sont à boiro jusque minuit.

« Quand tu verras beaucoup de jeunes filles pâles et maigres, c'est qu'il y a beaucoup de salles de danse et peu de travail.

« Quand tu verras les marchands faire des parties de plaisir pendant la semaine, gare aux banqueroutes.

« Quand tu entendas souvent sonner les cloches, mets beaucoup de liards dans ta poche, les mendiants ne manqueront pas.

« Un pays où les routes sont mal entretenues n'annonce rien de bon à celui qui cherche de l'ouvrage; passe ton chemin.

« Où tu verras les paysans saluer les messieurs jusqu'à terre, n'arrête pas: il y a dans les environs un tyran du village; si tu ne tombes pas sous sa griffe, ses valets te duperont.

« Où tu verras beaucoup d'avocats et de médecins, prends garde d'être malade ou d'avoir des procès.

« Si tu arrive dans un pays où les routes sont belles, où l'on ne voit pas de champs en friche, où les mendiants n'encombrent pas les carrefours, où les étrangers sont reçus cordialement, où les écoles et les hôpitaux sont les plus beaux bâtiments de la ville, arrête-toi là, mon fils tu es dans un pays habité par de braves gens, qui ont la tête et le cœur bien placés.

« Si tu vois au contraire de pauvres cabanes autour d'un beau château, passe vite!... On y pleure souvent.»

On voudrait pouvoir citer ce livre d'un bout à l'autre!

Quant au *Discours* de George Cuvier sur les révolutions du globe, c'est tellement grand et tellement clair, qu'après l'avoir lu, j'en devins pensif pendant des semaines et des mois. Cela renversait toutes mes idées sur la création du monde en six jours. L'Éternel me parut alors encore mille fois plus sublime, puisqu'il n'avait pas créé le monde une seule fois, mais un grand nombre de fois, en le renouvelant de fond en comble dans sa terre, dans ses rochers, dans ses plantes, dans ses animaux, dans ses milliards d'astres, depuis la cime des airs jusqu'au fond des abîmes, tantôt par le feu, tantôt par le débordement des mers, tantôt par celui des fleuves et des lacs, tantôt par les glaces ou d'autres moyens inconnus.

Et comme les plantes anéanties, les débris de toute sorte, les ossements des animaux disparus sont restés dans chaque couche de terre ou de sable, pour marquer ces révolutions prodigieuses, personne ne peut nier qu'elles aient eu lieu. Les preuves en sont encore là, chacun peut les voir.

Aussitôt je résolus de compléter mes collections de plantes, par celles des différentes flores antédiluviennes dans notre pays. Le printemps était tout brillant de soleil; et les montagnes de la Sarre blanche et de la Sarre rouge, déchirées par des centaines de petits torrents qui découvrent les couches géologiques jusqu'à mille et douze cents mètres de profondeur au-dessous des sommets, me promettaient une riche moisson.

Depuis la construction des routes, on ouvrait aussi de tous les côtés des carrières; mes anciens élèves y travaillaient, j'étais sûr d'être bien reçu par eux.

Tout de suite une longue table de sapin fut disposée dans mon cabinet, pour recevoir les trouvailles que j'allais faire. J'avais recouvré toute l'ardeur de ma jeunesse pour la science, et le jeudi, de grand matin, à la fraîcheur, ma croûte de pain et ma petite fiole de kirsch dans le sac, ma boîte de ferblanc pendue sous le bras, je partais comme à vingt ans. J'allais au loin, dans les gorges de la Sarre et du Blauc-Ru, suivant les ravins, les torrents desséchés, sous le soleil de midi; car alors ce n'était plus à l'ombre des bois que je pouvais faire mes recherches, sous les mousses, les genets et les bruyères, c'était

dans les endroits arides, où chaque couche se montre selon sa nature : calcaire, sablonneuse ou granitique.

J'en suis à grosses gouttes ; et souvent, accablé de fatigue, voyant combien d'habits et de souliers, j'usais dans cette rocaille, j'étais forcé de me traiter moi-même de vieux fou qui ne sais pas mesurer ses forces et qui s'abandonne à l'entraînement de ses passions.

Tout le pays savait que je cherchais des pierres ; et malgré l'amitié que me portaient les gens depuis tant d'années, en me voyant revenir avec mon grand chapeau de paille tout usé, le dos courbé, les jambes pliées, les mains, le cou et la figure balés comme un pain d'épice, ils se mettaient à rire et s'arrêtaient de faucher en me ériant :

— Mon Dieu, monsieur Florence, qu'est-ce que vous cherchez donc à cette heure dans les rochers ? Qu'est-ce que vous font donc toutes ces petites pierres et ces cailloux ?... Venez donc vous assoir, monsieur Florence, tenez, reposez-vous là, rafraîchissez-vous.

Ils m'arrangeaient un tas de foin, et me passaient leur pot de lait caillé, qui rafraîchissait dans la soure voisine ; cela me faisait du bien.

Pour les récompenser, je leur montrais mes pierres, en leur expliquant d'après les différentes empreintes de fougères, ou d'autres plantes des créations éteintes, à combien de milliers de siècles cette végétation se rapportait.

Ils m'écoutaient ; ils avaient l'air de me comprendre et finissaient par me dire :

— Vous êtes bien curieux, monsieur Florence ; qu'est-ce que nous fait tout ça ? Cent mille ans avant nous, cent mille ans après, ça revient au même ! Ceux de ce temps-là n'ont plus mal aux dents.

Ils riaient et se remettaient au travail, sans penser plus loin.

De mon côté, les histoires du village, les procès-verbaux, les discussions de MM. Jean et Jacques Rantzau, tous ces événements qui me paraissaient si graves autrefois, n'avaient plus la moindre importance à mes yeux ; les soulèvements terrestres, les éboulements, les inondations, les cataclysmes absorbaient toute mon attention ; et c'est à peine si de temps en temps il m'arrivait encore de prêter l'oreille à ce que me racontait ma femme des affaires de ce monde.

Il paraît que George, ennuyé des remontrances de son père, qui voulait lui faire continuer ses études, ne rentrait plus régulièrement à la maison ; il ne voyait plus personne au pays, il errait dans les bois et vivait comme une espèce de sauvage.

La seule chose qui lui restât encore de la famille, c'était l'apreté des Rantzau pour leurs affaires d'intérêt ; il allait d'une coupe à l'autre, veillant à l'exécution du cahier des charges, et chassait impitoyablement bûcherons, ségares, schlitteurs, tous les employés de son père, lorsqu'ils osaient lui s'obéir ou seulement lui répondre. Voilà ce que ce garçon était devenu depuis quelques mois ! Tout le village écriait contre lui, tout le monde le craignait ; on disait :

— C'est un Rantzau, le plus dur, le plus mauvais des Rantzau.

Dans mes instants de tranquillité pendant l'école, en réfléchissant à cela, j'en devenais tout triste, ne pouvant m'expliquer un pareil changement chez ce jeune homme ; car dans le

fond George m'avait toujours paru bon, généreux ; sa dureté pour les pauvres gens me saignait le cœur.

Ma femme me parlait aussi quelquefois le soir, de musique, de concerts, de grands dîners donnés par M. Jean ; un bruit vague de prochain mariage entre M. le garde général et Mlle Louise courait partout : c'est toujours ainsi que cela commence, les gens n'y pensent pas et puis ils sont engagés. Rien n'était arrêté sans doute, mais le bruit s'en répandait, et j'en étais fâché pour Louise ; M. Lebel ne m'aurait pas convenu du tout à sa place, enfin à chacun son goût ; je me disais que les belles manières de M. le garde général et sa jolie voix l'avaient peut-être séduite.

En ce temps, un jour vers la fin de juillet, j'étais allé jusqu'aux carrières de marbre de Frémont, dont l'exploitation se trouvait alors dirigée par Baptiste Lachambre, un de mes anciens élèves. Il avait mis de côté pour moi, dans le fond de la carrière, tous les débris ayant conservé quelques empreintes de plantes ou de coquilles.

Après avoir admiré ces fouilles profondes, la régularité des couches s'élevant les unes au-dessus des autres à plus de cinquante mètres et qui témoignaient clairement du séjour des eaux pendant des siècles, dans la haute montagne ; après m'être ensuite reposé longtemps à regarder les travailleurs soulevant des masses de marbre avec leurs éries et leurs leviers, je m'étais remis en route vers une heure, ma boîte toute pleine de pétrifications curieuses. Le temps était très chaud, surtout sur le plateau découvert du Chemin-des-Bornes. Ma charge me pesait, je n'en pouvais plus, et je marchais lentement, appuyé sur mon bâton, pour gagner la lisière du bois.

Le soleil descendait du côté de la Lorraine ; le ciel au delà des montagnes était rouge comme de la braise ; pas un insecte, pas même un grillon, — celui de tous qui se plaît le plus à la chaleur, — pas un ne bruissait sur la terre sèche et crevassée. La sueur me baignait le corps ; et je suivais le sentier aride, la tête penché, sans avoir plus même la force de rêver, tant la chaleur m'accablait et me donnait d'éblouissements. Cela durait depuis une grande heure, lorsqu'enfin j'entraî dans l'ombre des sapins. Le sentier descendait alors à travers les ronces et les myrtilles ; j'entendais bourdonner au loin la rivière ; la cime des grands arbres était pourpre, les taillis au-dessous semblaient transparents ; et je descendais toujours, me réjouissant d'avance à l'idée de boire.

Tels étaient mes pensées et mon désir, lorsqu'au tournant du sentier, j'aperçus à trente pas au dessous de moi un homme assis au bord de l'eau, la tête couverte d'un large chapeau de paille roussi par la pluie et le soleil, les épaules carrées, et le grand bâton ferré entre ses genoux. La vue de cet homme m'inquiéta ; je regardai bien : c'était George ! Il était là comme assoupi dans l'ombre du feuillage. A quoi pensait-il ? Dieu seul le sait ! mais il fallait que sa rêverie fût profonde, car il ne m'avait pas entendu venir.

Je restai plus d'une minute à l'observer, ensuite je fis du bruit pour attirer son attention. Aussitôt il se retourna brusquement et regarda en l'air, ses grands cheveux crépus sur la nuque et le bâton serré dans la main ; ses yeux, sous le large bord du chapeau, brillaient comme ceux d'un loup.

— C'est vous, monsieur Florence ? cria-t-il au bout d'une seconde.

—Oui, George, c'est moi. J'arrive des carrières de Frémont; je suis bien las.

Et je descendis. Il me tendit la main; et comme je me penchais pour boire, il me dit :

—Attendez !... L'eau est trop froide... Vous êtes en sucre... voici du vin.

Il détacha sa gourde, la plongea dans la source, puis il me l'offrit et je bus.

—Est-ce que vous voulez vous asseoir, monsieur Florence ? dit-il.

—Non, il faut que je marche, sans cela mes jambes se roidiraient, je ne pourrais plus avancer.

—Eh bien, donnez ! dit-il en m'enlevant ma boîte et la passant sur son épaule; ça pèse bien vingt livres.

—Au moins, George; ce sont des fossiles : si je n'y tenais pas tant, je les aurais vidés sur le Chemin-des-Bornes; c'est trop lourd pour moi.

Il m'écoutait tout rêveur. Nous avions repris notre route et je lui racontais la magnifique collection de pétrifications que j'étais en train de faire. Il ne répondait pas, et me dit seulement à la fin :

—Vous êtes bien heureux, monsieur Florence, vous aimez toujours quel que chose.

—Oui, j'ai d'abord eu mes fleurs, lui répondis-je, et puis mes insectes; maintenant j'ai mes fossiles.

Je souriais, réjoui par l'ombre et par le vin que je venais de boire.

—Vous êtes heureux ! reprit-il tout pensif.

Nous allions à travers les mille lueurs du soir tremblotant sur le feuillage. Ce qu'il disait de mon bonheur me faisait réfléchir, et tout à coup je m'écriai :

—Sans doute je suis heureux !... Je ne me plains pas, au contraire. Mais toi, George, à ton âge, avec ta fortune, ton instruction, voilà ce qui s'appelle une existence agréable.

—Moi, dit-il d'un ton bourru, je n'aime rien, et personne ne m'aime.

—Comment ? comment ? m'écriai-je en le regardant d'un air de reproche, personne ne t'aime ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ton père ! et ta mère ! et moi ! et tous tes amis !...

—Oui, je crois bien que vous avez de l'affection pour moi, fit-il, je ne dis pas le contraire, mais...

—Mais quoi ?

—Mais tout ça ne vaut pas l'attachement qu'on a pour un brave femme, pour de bons enfants...

—Ah ! voilà de singulières raisons, lui dis-je étonné; parce que j'aime ma femme et mes enfants, je ne peux pas en aimer d'autres ! Qu'est-ce qui t'empêche de te marier et d'avoir ces affections-là comme tout le monde ? Mon Dieu, les jeunes gens veulent tout avoir à la fois; la vie est pourtant assez longue pour leur donner de la patience.

J'étais étonné de son peu de bon sens, lorsqu'il dit :

—Je ne me marierai jamais... Je serai le dernier des Rantzau... quand une race produit des monstres, il vaut mieux la laisser finir.

—Des monstres !... De qui parles-tu donc, George ? lui dis-je stupéfait.

(La suite au prochain numéro.)

PETITS COUPS DE CRAYONS.

Le mariage est une gelée de groseilles dans laquelle on a oublié de mettre des confitures.

*
* *

Mot de buveur :

Quand mon verre est plein, je le vide; et quand il est vide, je le plains.

*
* *

Un ivrogne chemine en titubant.

Soudain, devant la glace d'un magasin, il fait halte, se regarde et, touchant du doigt son nez effroyablement cramoisi :

—C'est pas pour dire, mon vieux, mais, toi, tu ne l'as pas volée, ta décoration !

*
* *

Calino se présente à un guichet de poste et fait peser une lettre.

—Elle pèse trop, dit l'employé. Il faut encore un timbre de vingt-cinq centimes.

—C'est ça, répond le célèbre idiot, pour qu'elle pèse encore davantage, pas vrai ?

*
* *

La scève vient de se passer en Alsace dans un village des environs de Strasbourg.

Un inspecteur allemand visite une école primaire dont il interroge les élèves avec un ton rogue et pédantesque.

—Eh bien ! toi, dit-il à un joli blondin à l'œil vif et intelligent, fais-tu où est la France ?

—Oui, je le sais, répond l'enfant, et d'un geste vif entr'ouvrant sa petite veste, il pose la main sur son cœur, en s'écriant :
" Elle est là."

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

À ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1359 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.